

Article

« Le français et le travail »

Gaston Dulong

Relations industrielles / Industrial Relations, vol. 23, n° 3, 1968, p. 426-430.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027922ar>

DOI: 10.7202/027922ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le français et le travail

Gaston Dulong

L'auteur, un linguiste, décrit sommairement les grandes périodes qui ont marqué l'histoire des langues dans le monde. Il circonscrit ensuite la notion de langue de travail. Il applique enfin cette notion au travailleur québécois de langue française, pour en souligner les conséquences dangereuses pour l'ensemble de la culture française quand le travailleur « doit laisser sa langue maternelle, le français, au vestiaire ».

Trois grandes périodes marquent l'histoire des langues dans le monde en général et en Occident en particulier.

La première période est celle qui va des origines du monde jusque vers le milieu du 19e siècle. Au cours de cette période les *changements* de langue chez les peuples sont relativement *très lents* et il peut même se trouver certaines langues, certains îlots linguistiques, qui, bien qu'entourés par une langue étrangère, se sont maintenus pendant des siècles, quelquefois pendant des millénaires sans être absorbés par la langue environnante.

A partir du milieu du 19e siècle, en Occident tout au moins, commence une *seconde période*, période *caractérisée* par une industrialisation plus ou moins poussée selon les pays, par le développement rapide des communications mais surtout par la scolarisation massive des jeunes. Dans les écoles des pays occidentaux une seule langue occupe toute la place. Nous assistons alors à l'intérieur de chacun des pays d'Europe, en France en particulier à la détérioration des patois et à l'extension de la langue commune, langue de l'école, de l'administration, des communications, de l'armée, de l'Église, du commerce et de l'industrie. Seule langue d'enseignement, la langue commune acquiert un prestige de plus en plus grand alors que les patois ou les langues autres que cette langue commune se réfugient dans les familles, s'appauvrissent et donnent

DULONG, GASTON, professeur, Faculté des Lettres, Université Laval.
--

de plus en plus de signes extérieurs et intérieurs d'acheminement vers la dislocation d'abord puis vers la disparition rapide.

Troisième période: avènement de la radio puis de la télévision. Cette fois la langue commune s'introduit dans chaque foyer. Les membres de la famille, le soir surtout, dans leurs moments de loisir, suivent sur l'écran une image qui les captive. La langue qu'ils entendent est celle de l'école, celle des livres.

Mais dans notre société de plus en plus industrialisée, un autre élément joue actuellement et jouera de plus en plus un rôle considérable dans l'avenir du français au Canada: c'est la *langue de travail* qu'emploient ou qu'emploieront les francophones.

Dans des *circonstances normales*, à l'intérieur d'un pays donné, en France ou en Allemagne par exemple, la langue de travail des travailleurs (au sens le plus large du mot) est la langue de l'école. Pour le travailleur, chaque occupation, chaque expérience dans quelque travail que ce soit, constitue au point de vue linguistique un véritable enrichissement. Les outils qu'il emploie, les opérations qu'il fait, apportent son contingent de termes techniques souvent connus des seuls travailleurs dans un secteur bien précis du travail, deviennent pour lui des termes familiers. Les lectures spécialisées qu'il fera, les cours de perfectionnement qu'il suivra éventuellement concourent dans le sens de l'enrichissement de la langue et constitueront le réservoir où, sans s'en rendre compte, il puisera les expressions figurées qu'il créera en parlant.

La langue qu'il utilise est motivée, lui est un atout précieux pour son avancement. Il est fier de pouvoir parler de son occupation et il peut en parler dans une langue qui fait notre étonnement et que ne comprennent pas les travailleurs québécois exerçant une activité semblable.

Le drame des travailleurs francophones québécois, c'est que d'une façon générale leur langue de travail n'est pas le français mais l'anglais. En pratique, cela signifie qu'en arrivant à son travail, le travailleur francophone doit laisser sa langue maternelle, le français, au vestiaire.

Les outils dont il se sert, les opérations qu'il fait, le vocabulaire technique qu'il emploie sont anglais. Le travail, au lieu d'enrichir la langue maternelle du travailleur, contribue ainsi à l'appauvrir de telle sorte que des secteurs complets du vocabulaire français ne lui seront jamais connus. L'anglais étant la langue de travail le travailleur sera aussi amené à faire certaines lectures ou à suivre certains cours de perfectionnement en anglais. Dans le domaine du travail où le français n'est pas utile, le travailleur francophone du Québec se trouve ainsi placé, dans sa propre province, sur le même pied qu'un immigrant qui ignorerait totalement le français et qui a opté pour l'anglais et pour lui et pour ses enfants.

Cette *inutilité du français dans le travail* a des conséquences extrêmement graves et pour l'immédiat et pour l'avenir. Ignorant le vocabulaire technique français de son travail quotidien, le travailleur devient vite convaincu que le français est une langue pauvre, dépourvue de termes techniques. Très tôt il répète, comme ses aînés, que c'est plus court et plus facile en anglais. Sa langue se détériore par l'intérieur. Les mots techniques anglais servent de réservoir aux expressions figurées qu'il emploie: une marchandise de mauvaise qualité est de la *colle* (cull: bois de rebut), un moteur est *dérinché* (de -wrench -er), on va se faire *overdler* à l'hôpital (*overhaul*) . . .

Langue inutile, langue dépréciée, langue non motivée, langue humiliée, le français devient une langue gâtée de l'intérieur, une langue qu'on parlera mal, qu'on n'aura pas intérêt à mieux parler. Par la suite, on ira jusqu'à accuser les travailleurs de manquer de fierté, d'avoir honte de leur propre langue. Et pourtant si nous y regardons de près, nous nous apercevons que le *travailleur* lui-même n'est *pas responsable de la détérioration de sa langue*, il est tout simplement la *victime d'une situation absurde*.

Depuis très longtemps, à l'occasion de congrès ou de colloques sur la langue, on a proposé des remèdes à une situation qui ne pourra que s'aggraver si l'on ne donne pas le coup de barre qui s'impose. On a proposé des listes d'expressions à corriger, des vocabulaires techniques, on a fait appel au patriotisme, à la fierté . . . *On a oublié de s'attaquer, ou on n'a pas osé s'attaquer à la racine même du mal.*

Il n'y a *rien à espérer* aussi longtemps que le *français* ne deviendra pas *la langue de travail du francophone québécois*. Nous savons qu'actuellement beaucoup de diplômés de nos écoles techniques, par exemple, sont pénalisés pécuniairement lorsqu'ils arrivent sur le marché du travail du Québec. Au lieu de toucher le salaire auquel ils auraient droit en exerçant leur métier, ils ne touchent qu'une fraction de ce salaire, et cela pendant une période plus ou moins longue qu'on dit d'apprentissage et qui vise tout simplement à accroître leurs connaissances en anglais. Pourquoi? C'est que l'anglais est la langue du travail. Et c'est remettre en question un problème extrêmement grave non seulement dans les écoles techniques mais dans l'enseignement en général. Si l'on sait d'avance que la langue de travail sera nécessairement l'anglais, pourquoi alors continuer à enseigner en français puisque, en fin de compte, c'est le travailleur lui-même qui paiera les pots cassés, qui sera pénalisé et dans son avancement et dans son salaire?

Est-ce là une situation normale? Poser la question, c'est je crois y répondre. Si le français ne peut devenir la langue de travail des travailleurs québécois, alors pourquoi ne pas faire de l'anglais et dès aujourd'hui la langue des écoles techniques et professionnelles et demain de tout l'enseignement? Vous voyez où nous conduit la logique! Et allons-nous laisser le travailleur supporter les conséquences odieuses d'une situation dont il n'est pas responsable, situation qui signifie pour lui une pénalisation pécuniaire et un frein à son avancement et qui en définitive le place, lui travailleur québécois, et parce que francophone, au même niveau sinon en-dessous de l'immigrant anglophone ou de celui qui opte pour l'anglais?

Cette situation ridicule et odieuse pour le travailleur québécois francophone ne peut pas durer. C'est le rôle des éducateurs de prendre conscience et de faire prendre conscience de la situation pour, s'il le faut, exercer des pressions auprès de ceux qui peuvent corriger un tel état de choses. Il y va de l'avenir même du français au Québec.

FRENCH AS A WORKING LANGUAGE

The history of languages is divided in three different periods. We find that changes are relatively slow during the first one going from the beginning of our world to the mid-nineteenth century. It is in the latter that began a second period in the western part of the world characterized by a more or less important industrialization depending upon the countries, by the development of communications but especially by a massive scholarization of the youngest part of the population. It is here that the common language became more and more popular and finally obtained a great prestige.

The third period began with the appearance of radio and television. These means of communication contributed to the introduction of the common language in each and every home. However in a more and more industrialized society as ours, there is one element that plays and will play a very important role in the future of French that is the language at work.

Normally the language fluently used at work, as in Germany for example, contributes to the growing of the worker. For the French Canadian, his language at work is not French but English. Instead of having the chance to learn and to become in touch with sectors of the language he would have never known otherwise, the workers lose their French if not they surely do not improve it. Because useless at work, our French becomes at the end a language internally damaged which nobody will try to improve, lack of interest. The worker is far from being responsible for the deterioration of its language. He rather is the victim of an absurd situation.

We have looked for solutions but nobody ever dared considering the root of the problem. This situation will be hopeless unless French becomes the language of the French Canadian at work. But if French cannot become the language of the French Canadian at work, logic leads me to ask the following question: why would not we teach English at all levels? Therefore nobody will suffer of such a ridiculous and odious situation which cannot last longer.

It is the duty of our teachers to correct this situation. The future of French in Quebec is at stake.